

DANS LE VIF

LUC FIVET

Roman

lucfivet.fr

© Luc Fivet, janvier 2017

979-10-93698-04-5

Couverture © Guillaume Besnard

Chapitre 1

Tout a commencé le 14 janvier 2013 avec la lecture d'un article du *Monde* : *Coup de tonnerre dans le petit monde de l'édition : Charles Marchand, directeur des éditions Ballard, prend sa retraite*. Direct à l'estomac, souffle coupé. Un abîme de trouille s'est instantanément ouvert sous mes pieds. Surtout, ne pas paniquer. Je me suis rué sur mon téléphone. Muriel Sapin, mon éditrice chez Ballard, a répondu à la première sonnerie.

– Grégoiiiire ! Comment vas-tu ?

Fidèle à mon image, j'ai simulé la plus grande décontraction.

– Salut Muriel. Je vais plutôt pas mal.

– Et Joëlle ?

– Encore mieux si je me fie à son sourire d'extase ce matin.

– Vantard.

– Non, observateur.

– J'adore ton humour.

Petit rire de gorge, pour bien montrer qu'elle appréciait mes vanes. Je l'imaginai déjà, son gros cul confortablement calé dans son fauteuil, relevant ses lunettes dans ses cheveux dans un simulacre d'attitude cool. C'est ainsi qu'elle voyait son personnage. Pourquoi pas. Mais je ne l'appelais pas pour faire causette.

– Dis donc, j'ai lu la presse ce matin. Tu étais au courant, pour Marchand ?

La voix de Muriel a pris des accents mélodramatiques – elle joue la surprise à la perfection.

– Alors là, tu peux dire que tout le monde est scotché chez Ballard. Personne n'était au courant ! Et quand je dis personne, je dis bien : personne.

– La vieille fripouille !

– Il a toujours été très secret, mais là il se surpasse véritablement.

– Il va falloir lui trouver un remplaçant.

Sa voix, grave et sentencieuse.

– Ecoute-moi bien, Grégoire : personne, je dis bien personne, ne peut remplacer Charles Marchand à la tête de Ballard. C'est un monstre sacré. Il va entrer dans l'histoire de l'édition française.

J'ai insisté. Je voulais savoir, nom de dieu.

– Mais à ton avis, qui va diriger Ballard ?

– Alors là, aucune idée. Ça se décide au niveau d’Arbalète, chez les big boss. Je serai la dernière au courant.

Pour les quelques étourdis qui l’ignorerait, Arbalète est le plus grand groupe de communication de l’univers. Cinquante maisons d’édition petites, moyennes ou grandes disséminées aux quatre coins du monde, sans compter les journaux, les hebdomadaires et les participations dans les chaînes de télévision. Des milliards de chiffre d’affaires. Le directeur d’une maison d’édition n’est donc qu’un pion parmi d’autres. Pour se venger, il plane loin au-dessus de son écurie d’auteurs. Bien sûr, l’idée de lire un manuscrit ne l’effleure jamais. Lui, c’est un vendeur de papier imprimé. Il a trop à faire avec les contrats, les représentants et les distributeurs pour perdre son temps à lire un roman. Parfois, dans des circonstances proprement extraordinaires, on le croise au détour d’un couloir. Avec un peu de chance, il vous serrera la main sans dissimuler le mépris que vous lui inspirez. A ses yeux, vous n’êtes qu’un nom sur un contrat – un fâcheux.

Non, le seul interlocuteur de l’auteur, c’est son éditeur ou son éditrice – en l’occurrence Muriel Sapin, qui s’est empressée de me rassurer.

– Bien entendu, ça ne change rien pour toi, ne t’en fais pas. Ici, on compte plus que jamais sur ton prochain roman. A propos, où en es-tu ?

Je me suis senti tellement soulagé que j’ai manqué en faire dans ma culotte. Surtout, persister dans la décontraction. Je comptais bien faire monter les enchères pour ma prochaine avance.

– *Arnaques* ? Il est presque terminé. Je relis. Je peaufine.

– Super ! Tu n’as pas idée comme je suis impatiente, mais alors impatiente, de lire *Arnaques*. Tu as un sujet en béton armé. Les dessous du charity business, voilà ce qui va cartonner cet été, surtout avec ton style agressif et mordant. On va en vendre au moins cinquante mille, c’est couru d’avance !

– Et pour le contrat ?

– Le contrat ? Je te rappelle dans la semaine pour qu’on en discute. Ah zut, un double appel... Deux secondes... Bon, je suis obligée de le prendre, c’est Pierre Maguelon. Eh oui, tout le monde vient aux nouvelles. Je te laisse. On déjeune ensemble un de ces jours ?

– Sans faute.

– C’est génial. Je te tiens au courant. Je t’embrasse, Grégoire. T’es le meilleur. Ciaooo.

J’ai passé la semaine à éplucher les quotidiens.

Hommages convenus – comme d’habitude, les journalistes s’étaient contentés de recopier le communiqué de presse de Ballard. Les lieux communs ont défilé : la légende de Saint-Germain-des-Prés, l’éditeur au flair légendaire, le défricheur qui avait découvert quelques-uns des plus grands romanciers du XX^{ème} siècle. Mais putain de bordel de merde, aucune indication sur son successeur à la tête de Ballard.

Je me suis grouillé de terminer *Arnaques* – douze heures par jour à martyriser mon traitement de texte. C’était mon troisième livre, après *Morsure* et *Béton armé*. Interdiction de me planter. J’étais plutôt optimiste : publié deux ans plus tôt, *Béton armé* avait eu une bonne presse et avait même figuré dans les meilleures ventes – j’avais atteint la douzième place dans le classement du *Point* et la quinzième à la Fnac. Il devait sortir en poche dans le courant de l’année. Et personne chez Ballard n’avait oublié le succès fulgurant de *Curriculum Mortis*, le best seller que j’avais écrit pour cette salope de Valérie Lebec – bon, tout ça c’était du passé. L’important, c’est qu’avec *Arnaques*, j’allais toucher le jackpot. C’était sûr et certain.

Je suis allé porter mon manuscrit au siège des éditions Ballard. C’est toujours avec une pointe d’orgueil que je poussais la porte de cette vénérable maison, l’une des plus renommées de Paris. Longtemps, ma route s’était arrêtée devant le comptoir d’accueil où Ingrid, l’indéboulonnable réceptionniste, officiait depuis une bonne trentaine d’années. Elle était justement occupée avec un pauvre type qui déposait son bouquin.

– Vous avez laissé vos coordonnées ? On vous recontacte dès que le comité de lecture aura donné son avis. Je vous préviens, les délais sont très longs. Ça ne sert à rien de nous appeler. Au revoir.

D’autorité, elle a posé l’enveloppe de papier kraft sur la pile de l’arrivage du jour, histoire de bien montrer au péquenaud qu’elle en avait fini avec lui. Le

type m'a lancé un regard respectueux avant de prendre la porte. Enfin débarrassée du pauvre naïf, Ingrid s'est tournée vers moi pour m'offrir son plus beau sourire – je la soupçonnais même d'avoir le béguin pour moi.

– Grégoire ! Quel plaisir de vous revoir ! Ça faisait tellement longtemps...
Comment allez-vous ?

– Pas mal, Ingrid, je vous remercie.

– Vous m'avez l'air en pleine forme.

– Je travaille dur. Ça entretient.

– Quand sortez-vous un nouveau livre ? J'ai a-do-ré *Béton armé*.

J'ai brandi mon manuscrit.

– Vos vœux sont exaucés, Ingrid. Je viens justement remettre mon texte à Muriel.

Elle a ouvert les mains dans une superbe parodie de bonheur – pas à dire, elle connaissait son métier.

– Merveilleux ! Je suis im-pa-tiente de le lire.

– Je suppose qu'elle est dans son bureau ?

– Montez, a-t-elle fait en décrochant son téléphone. Je la préviens tout de suite de votre arrivée.

J'ai pris l'ascenseur jusqu'au deuxième étage. Je me souvenais parfaitement de mon premier rendez-vous chez Ballard. Ingrid m'avait regardé avec effarement lorsque je lui avais annoncé fièrement que j'avais rendez-vous avec Muriel Sapin. Elle avait décroché son téléphone et avait fini par bredouiller : « C'est au deuxième étage. » Il lui avait fallu de nombreuses années pour se convaincre que je n'étais pas un coursier.

Tel un bouddha miniature, Muriel trônait au milieu son cagibi, trois mètres sur deux remplis jusqu'à la gueule de piles de papier. Ravie, elle a posé son crayon sur le manuscrit en cours de révision.

– Grégoire ! Pour une surprise ! Qu'est-ce qui t'amène ?

– *Arnaques*, ai-je dit en lui tendant mon bouquin.

– C'est vrai ?

– Eh oui, il est terminé.

– Géniaaal ! Tu aurais pu me l'envoyer par mail, ça t'aurait évité un déplacement.

– J'avais trop envie de te voir.

– Flatteur.

Exact. Le spectacle de ses bourrelets et de son jean au bord de la rupture n'est pas de ceux qu'on s'amuse à contempler, mais je savais qu'elle aussi en pinçait pour moi et je tenais à mettre toutes les chances de mon côté pour la négociation du contrat.

– Je te préviens, c'est de la bombe atomique.

– Je suis sûre, et quand je dis sûre je veux dire ultra sûre, qu'il va faire un carton. Je le lis dès que j'ai un moment et je te rappelle parce qu'avec tout ce qui se passe chez Ballard en ce moment, je suis overbookée, mais ce qui s'appelle overbookée !

Une jeune femme a déposé la pile d'enveloppes en papier kraft sur son bureau. Muriel a décacheté la première du tas et en a sorti le manuscrit du pauvre type.

– Aurélie !

Une jeune stagiaire est arrivée en courant – c'était elle, le comité de lecture. Sans un regard, Muriel lui a tendu le paquet de papier.

– Tu me regardes ça, s'il te plaît ?

La fille a disparu après m'avoir dit bonjour en rougissant. J'ai pris mon air finaud en mimant la plus parfaite connivence.

– Au fait, Muriel, des nouvelles d'Arbalète ? Sait-on enfin qui va remplacer Charles Marchand ?

– Plusieurs noms circulent. J'attends de voir.

– Tu as bien une petite idée, non ? Allez, raconte à ton vieux copain Grégoire...

– Ne commence pas à faire le séducteur, ça ne marche pas avec moi.

– Muriel...

– Non, n'insiste pas. Je ne craquerai pas.

– Bon, tu ne sais pas ce que tu perds. Et pour le contrat, comment fait-on ? Téléphone.

– Oh noon, c’est encore Olivier Marciac... Il me tanne depuis des semaines avec son livre. Ecoute, je suis vraiment navrée mais je dois le prendre. On déjeune un de ces jours ? Je t’appelle.

J’ai pris congé. Dans le bureau voisin, la stagiaire avait terminé la lecture des trois premières pages du manuscrit. D’un geste automatique, elle l’a posé sur une pile – refus.

La nouvelle est tombée le lendemain. D’après le *Figaro*, le groupe Arbalète avait désigné Gérard Pélissier à la tête de Ballard. Le petit milieu de l’édition avait évidemment éclaté de rire. Qu’est-ce que c’était que cette bouffonnerie ? Pélissier dirigeait déjà Frisquet, éditeur généraliste de tout premier plan et l’un des principaux pourvoyeurs de prix littéraires. Comment un seul homme pouvait-il diriger à la fois Ballard et Frisquet ? C’était mission impossible, tout le monde était d’accord là-dessus.

C’est en substance ce que j’ai expliqué à Joëlle, ma compagne, pendant le dîner.

– Les patrons de ces grands groupes d’édition sont tout simplement déconnectés de la réalité. Pélissier à la tête de Ballard... Et tant qu’on y est, pourquoi pas Zavatta au Vatican ? C’est l’échec assuré !

Elle, avec son bon sens habituel.

– Question d’organisation. Ils trouveront toujours quelqu’un pour distribuer des nez de clown aux cardinaux...

– Ton image est charmante, mon petit chou, ai-je gloussé en me servant un verre de vin pour me calmer. Malheureusement, les choses ne sont pas aussi simples. Une maison d’édition vend des livres, pas des farces et attrapes, et un livre possède un supplément d’âme que ne possédera jamais un serpent. Il faut donc à sa tête un homme qui se consacre à ses auteurs. Qui les comprend. Comment Pélissier pourrait-il gérer Ballard si Frisquet lui prend déjà tout son temps ?

– Il s’appuiera sur des collaborateurs de talent, comme Muriel par exemple. Comment va-t-elle, au fait ? Toujours amoureuse de toi ?

– Ne dis pas de bêtise.

– Je disais ça pour te taquiner. L’important, c’est qu’elle croie en ton talent, non ?

– Tout juste.

– Alors pourquoi est-ce que tu te tracasses comme ça ?

– Moi ? Je ne me tracasse pas du tout. Mais alors absolument pas. Pour être sincère, je me contrefous de ces petites histoires. Je suis totalement zen.

Nous avons fini de dîner et je suis monté dans mon bureau. J’ai consulté ma messagerie électronique pour la cinquantième fois de la journée.

Toujours aucune nouvelle d’*Arnaques*.

Peu de temps après, vous êtes invité avec trois autres auteurs à une table ronde au Salon du livre de Paris. Thème : les révolutions silencieuses. L’animateur, un jeune journaliste littéraire très prometteur, vous présente brièvement – Grégoire Poulain, auteur de deux thrillers chez Ballard, dont le très remarqué *Béton armé*. Lorsque votre tour arrive, vous exposez vos idées avec un maximum de clarté. Ces prochaines années, expliquez-vous doctement, vont être caractérisées par d’importantes mutations qui toucheront tous les pans de la société, y compris les aspects les plus intimes comme l’amour ou le rapport au corps. La plupart des certitudes disparaîtront les unes après les autres et un nouveau monde émergera, imprévisible et chaotique, mais porteur d’espoir aussi. Quant à la littérature, elle aura pour mission de rendre compte de tous ces bouleversements et d’accompagner les individus à travers ce dédale de bruit, de fureur et d’espérance.

Les quinze personnes présentes applaudissent la fin de votre exposé. Vous dédicacez un *Béton armé*.

Ce n’est qu’au bout de la septième tentative que j’ai réussi à avoir Muriel au téléphone.

– Grégoire. Bonjour. J’ai bien reçu tes messages mais je n’ai pas eu le temps de te rappeler, je suis débordée, ce qui s’appelle débordée. Ça s’est bien passé au Salon du livre ?

– Très bien. Mes bouquins sont partis comme des petits pains.

- Génial.
- A ce sujet, plusieurs lecteurs m’ont demandé quand sortait le prochain.
- Tu sais que j’ai enfin rencontré Gérard Pélissier ? Eh bien, c’est un monsieur charmant. Il est très cultivé mais en même temps très humain.
- Et...
- Un type étonnant. Il lit même les manuscrits qu’il publie.
- Donc...
- Bref, c’est un authentique passionné de littérature.
- Est-ce que tu lui as parlé de moi ?
- Une hésitation, à peine perceptible.
- Bien sûr. Il avait entendu parler de *Béton armé*.
- Alors, pour *Arnaques* ?
- Long soupir.
- Il a lu ton synopsis. Selon lui, ce n’est pas intéressant.
- Quoi ?
- Il pense que le thème de l’escroquerie au charity business, ce n’est pas porteur. Pas assez en phase avec les préoccupations du moment. C’est vrai qu’il n’a pas tout à fait tort : c’est un sujet qui a déjà été traité des dizaines de fois, et par des auteurs vraiment costauds.
- Mais le traitement de l’histoire est original, non ?
- Oui, euh, oui, bien sûr.
- Et le style est percutant.
- Le problème, c’est plutôt le plan. Il faudrait faire plus court. Et plus simple. Et puis, en toute franchise, j’ai l’impression que tu te répètes un peu. Il serait temps de prendre tes distances avec ce ton... comment dire... détaché. L’ironie, ça va un temps. Après, on tombe dans la facilité. On rabâche. Il est temps de te renouveler, Grégoire.
- Mais tu me disais que le sujet te plaisait !
- Il me semblait que l’idée était pas mal, mais à la réflexion...
- Quand même, la fin est surprenante ! Quand le chanteur découvre que c’est sa femme qui a tout manigancé...
- Oui, euh, en réalité, euh...
- Tu as bien lu mon bouquin, non ?

– Bien sûr, mais tout ça fait un peu téléphoné. A aucun moment le lecteur ne se sent interpellé par les personnages, tu vois ce que je veux dire ?

Dix interminables secondes.

– Je peux écrire une deuxième version, si tu veux.

– Oui, c'est ça, écris-moi un truc plus punchy. Moins long et plus dense. Plus original, quoi... Ecoute, je suis obligée de te laisser, j'ai une pile de manuscrits à lire et je suis sous l'eau, mais ce qui s'appelle sous l'eau. On se rappelle ?